

Mes vêtements et ceux des autres

THOMAS FLAHAUT

Azzedine était fin et long comme un arbre en hiver. Il portait à plusieurs de ses doigts des bagues d'argent. Je ne parviens pas à me souvenir à quels doigts il portait ses bagues, et si ces bagues et leurs positions changeaient parfois. Je ne sais pas si ces changements étaient des codes, si ces codes étaient destinés à quelqu'un, si ce quelqu'un a jamais été capable de les déchiffrer. Azzedine était silencieux, peut-être parlait-il avec ses bagues.

À dix ans, la grâce de ses doigts parés d'argent et de pierres de couleur m'impressionnait beaucoup. Ils s'enroulaient autour d'une tasse à café. Se posaient sur les épaules de son beau-fils Clément lorsqu'il l'embrassait à son retour de l'école. Sa main serrait la mienne avec solennité quand je suivais Clément pour passer quelques minutes dans sa chambre avant de rentrer chez moi.

À dix ans, je n'ai pas volé un ruban, mais une bague appartenant à Clément, qui lui avait été offerte par Azzedine. Une bague sertie d'une pierre d'onyx que je devais retrouver des années plus tard, tordue au fond d'un carton, en déménageant de ma chambre d'enfant vers un petit appartement à Champigny, près de Paris. Portant à mon annuaire droit la bague de Clément dans la cour de l'école du centre, j'avais l'impression qu'elle opérait un charme magique sur tout mon être. Et je déambulais, fier, à l'ombre des platanes.

Au collège Jean Bauhin d'Audincourt, en classe de quatrième, Zinedine portait une casquette Lacoste. D'un gris délavé, des taches de transpiration dessinaient à sa surface des nuages. Cette casquette lui donnait un ascendant sur les autres gosses qui passaient tout le temps de la récréation à se toiser sous le préau. Aykut avait une casquette Adidas. Flavio un bob Sergio Tacchini. Moi, une casquette Nike dont je dépliais plusieurs fois par jour la visière pour la garder bien droite. Mais à côté de la casquette Lacoste de Zinedine, les nôtres paraissaient ridicules. Les guerriers portaient, il y a un millénaire, des lions et des taureaux sur leurs blasons, espérant un transfert de puissance. Zinedine avait donc naturellement la puissance du crocodile. Et on emmerde pas les crocodiles.

Je ne sais pas si j'enviais Zinedine. Je me satisfaisais de l'amitié de Zinedine, traverser avec lui la cour, et toute la ville pour rentrer aux Verrières — j'y habitais, il vivait tout près. Zinedine portait la visière haut sur la tête. Ainsi, elle laissait voir ses cheveux plaqués sur son crâne par le gel effet mouillé. Lorsque nous rentrions du collège, nous prenions toujours le même chemin. Une voie ferrée désaffectée. Sans ombre l'été. Risque de tomber à chaque pas, le pied butant sur une traverse. Le crocodile défiait le soleil, les yeux mi-clos, la visière superbe inutile.

Quand Zinedine a oublié sa casquette dans le vestiaire du stade, je l'ai prise. Je l'ai gardée un moment dans ma main, pour la lui rendre. Apprenant qu'il était déjà rentré, je l'ai mise sur ma tête. Le charme n'a pas pris. Assuré d'avoir la puissance du crocodile, j'ai répondu violemment à Flavio qui se moquait de mon geste. Il a fallu courir vite et, sautant de traverse en traverse, je n'ai pas senti la casquette s'envoler et se perdre, sans doute, dans un bosquet de ronces.

La nuit, Adrien portait la capuche de son sweat noir. Je faisais la même chose. Dans le reflet des vitrines, sur la place de la Révolution, à Besançon, qu'il fallait traverser pour re-

joindre l'arrêt du bus nocturne qui devait me reconduire à l'internat, je regardais nos silhouettes. Nos corps se détachaient à peine d'un monochrome obscur. Les yeux enfouis dans le noir de nos capuches, nos mentons seuls éclairés, des bouches invisibles qui crachaient la fumée de nos cigarettes. Je nous voyais comme des fantômes hantant la ville, le territoire d'adultes dont nous détestions tout, de leurs fringues à leur soumission à l'ordre des choses. Adrien avait deux ans de plus que moi. Il étudiait dans le lycée du centre, où il était, lui aussi, interne. À seize ans, je lui devais beaucoup. Le port du sweat à capuche noir, une certaine manière de tenir ma cigarette entre mon pouce et mon index, la lecture de Rosa Luxemburg, l'idée que tout est politique. Dans un cortège de manifestation arrêté devant le rectorat, un jour, Adrien m'a fait réaliser qu'autour de nous, la foule des lycéens qui manifestaient était une foule de sweats noirs à capuche. Le sweat noir à capuche venait d'ailleurs que de la politique. Il venait des musiques que nous écoutions, de l'ami que nous imitions, de la mode qu'on nous imposait. Nous faisions peur au recteur, au préfet et c'était bien. Le sweat à capuche noir était une malédiction qui leur était adressée.

Aujourd'hui encore, la nuit, parfois, je porte la capuche d'un autre sweat noir. Mes pas résonnent dans une rue déserte de Lausanne, de Bruxelles, de Berlin, d'Arras, ou de Toulon, rentrant d'une librairie, d'une bibliothèque où j'ai été invité, faisant à pas rapides le chemin entre le restaurant et l'hôtel. Je regarde ma silhouette de fantôme traverser le reflet indécis d'une vitrine et j'oublie que je vais bientôt avoir trente ans.

À la mort de mon grand-père, je reçois son blouson de cuir. Je décide de le porter lors d'une soirée où l'on doit me remettre un prix littéraire, quelques mois plus tard. Je charge ce blouson de cuir de dire quelque chose à ma place, ce soir-là. En recevant le prix littéraire, et sa dotatio[n], je me dégage du sort réservé à mes amis, mes parents. Et j'ai l'impression de les venger.

Personne ne pourra l'entendre, ce message codé. Peu importe.

Henri était un homme trapu. L'ensemble de ses muscles semblait exercer sur ses épaules une pression constante, qui devait se mesurer en dizaines de bars. La puissance de ce corps se concentrerait souvent dans ses paluches — dont j'ai hérité bien que je ne m'en serve pas pour autre chose que taper à l'ordinateur —, elle battait au bout de ses doigts, rendait écarlate le moignon à la deuxième phalange de son index — le métier de boucher avait emporté un de ses doigts. Il a gardé jusqu'à sa mort, et malgré une paralysie de la moitié du corps, dans son bras valide, une force de géant.

C'était un homme bien plus petit que moi. Pourtant lorsque j'enfile pour la première fois son vieux blouson de cuir, il est trop ample. L'élastique qui enserre les hanches tombe sur mes cuisses comme une cape. Quand je le ferme, il bouffe, il gonfle, remonte au-dessus de mes épaules, me donnant l'air d'une montgolfière. Dans ce blouson, Henri gardait le même air assuré, insolent que celui que je lui vois sur les photos où, rentrant de son service militaire en Algérie, il porte une coupe de cheveux en banane aux côtés de ses copains coiffés de la même manière. Henri remplissait ce blouson d'autre chose que de son corps, une autre chose dont j'admetts, posté devant le miroir, un peu déçu, qu'elle me fait défaut.

Le blouson de cuir que je m'achète pour marquer l'obtention du prix littéraire vaut la moitié de mon salaire mensuel. Cela me vaut de ne pas réussir à payer mon loyer de juin, mais je suis heureux, ce blouson-là me va. Il est étroit. Plus étroit que celui d'Henri, il est à ma taille. Mais il lui ressemble. Il ressemble aussi à celui que portait Lou Reed sur une photo que Julie, au lycée, avait épinglee au-dessus de son lit et qui me défiait au réveil. Mon blouson de cuir, je le vois comme la convergence d'imaginaires, de figures héroïques qui n'ont rien à voir entre elles, si ce n'est d'avoir porté un blouson de cuir. Henri, Lou Reed. La Lorraine industrielle du premier, l'underground new-yorkais de l'autre.

Devant le théâtre où a lieu la remise du prix littéraire, je regarde mes vêtements et ceux des autres. Veste de costume fermée d'un bouton, chemise blanche ouverte de deux boutons, polo immaculé, excentricité maîtrisée d'un peintre, ses chaussures de cuir brun maculées de peinture blanche. Tout, dans leur allure, leur attitude, dit leur certitude d'être la bonne personne, au bon endroit, au bon moment. Le blouson en cuir pèse soudain sur mes épaules. Mais je le garde. Il fait chaud, tant mieux. Certains portent une croix, moi je porte un blouson. J'attrape des petits fours d'une main moite et je souris aux compliments. Ils ne le savent pas, mais mon blouson et moi, silencieusement, on rit.

biblio

Ostwald

Ed. de l'Olivier, 2017.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedit. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation OERTLI, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyen.



ANTOINE FLAHAUT

bio

Né en 1991 à Montbéliard (Doubs), Thomas Flahaut a étudié le théâtre à Strasbourg avant de s'installer en Suisse pour suivre un cursus en écriture à l'Institut littéraire suisse de Bienne. Diplômé en 2015, il vit aujourd'hui à Bienne. Il s'initie à l'écriture de scénario et a cofondé le collectif littéraire franco-suisse Hétérotrophe, avec des auteurs issus de la filière biennoise.

Son premier roman, *Ostwald* (élection 2018-19 du Roman des Romands), suit deux frères forcés de s'inventer un futur après une catastrophe nucléaire. Cette errance dans une France dévastée explore aussi le délitement des liens sociaux et d'une certaine culture ouvrière. Thomas Flahaut a reçu l'une des bourses de création de la Fondation Leenaards cette année.

Pour *Le Courrier*, il a écrit «Mes vêtements et ceux des autres». APD